

John
MacArthur

PHILIPPIENS

ÉDITIONS
IMPACT

230, RUE LUPIEN
TROIS-RIVIÈRES (QUÉBEC) G8T 6W4
CANADA

Introduction

De nos jours, les gens sont absorbés par la recherche effrénée du bonheur. Les livres de croissance personnelle, les conférences sur la motivation et les courriers du cœur prétendent offrir la clé du bonheur, mais, pour bien des gens, la porte reste verrouillée. Incapables de dominer les circonstances de leur vie, ils sont plutôt dominés par celles-ci. Quand leur emploi, leur conjoint ou leur maison (ou, dans le cas de chrétiens, leur Église) ne les rendent pas heureux, ils les larguent et en cherchent un ou une autre. Mais, dans le tourbillon de la vie, ils ne semblent jamais vraiment atteindre le but. Ayant recherché en vain le bonheur au moyen du plaisir et de la satisfaction personnelle, ils finissent par avoir la vision blasée de la vie qu'exprime le prédicateur dans Ecclésiaste : « Vanité des vanités, tout est vanité » (Ec 1.2).

Mais si le bonheur, sentiment éphémère d'euphorie, est insaisissable, la joie, elle, ne l'est pas. En effet, la joie biblique, cette ferme conviction que le Dieu souverain domine les événements pour le bien des croyants et pour sa gloire, est accessible à tous ceux qui lui obéissent. En fait, Dieu ordonne aux croyants de se réjouir (2.18 ;

3.1 ; 4.4, voir aussi 2 Co 13.11 ; 1 Th 5.16). Cette joie divine est le thème de l'épître aux Philippiens ; le terme grec pour joie, dans ses formes nominales et verbales, apparaît plus de douze fois dans les quatre chapitres (1.4,18,25 ; 2.2,17,18,28,29 ; 3.1 ; 4.1,4,10).

Les circonstances qui prévalaient dans la vie de l'auteur et des destinataires de cette brève épître n'étaient pas du genre à engendrer joie et bonheur. Quand l'apôtre Paul a écrit cette lettre à l'Église bien-aimée de Philippes, il était emprisonné à Rome. Dans la vie tumultueuse qu'il menait depuis sa conversion remarquable sur le chemin de Damas trois décennies plus tôt, peu de choses étaient de nature à engendrer la joie, car il avait affronté une opposition féroce et incessante, aussi bien de la part des non-Juifs que de la part de ses compatriotes juifs incroyants (voir 2 Co 11.23-30).

Aussitôt après sa conversion, par sa proclamation audacieuse et confiante de l'Évangile, Paul a excité la colère des Juifs de Damas, qui ont tenté de le tuer, le forçant à s'enfuir de la ville en descendant de nuit par la muraille, dans une corbeille (Ac 9.20-25). Plus tard, il a été obligé de s'enfuir d'Icone (Ac 14.5,6) ; a été lapidé et laissé pour mort à Lystre (Ac 14.19,20) ; a été battu et jeté en prison à Philippes (Ac 16.16-40) ; a été obligé de s'enfuir de Thessalonique après que sa prédication eut déclenché une émeute (Ac 17.5-9) ; s'est ensuite rendu à Bérée, dont il a également dû s'enfuir (Ac 17.13,14) ; a été méprisé et ridiculisé par les philosophes grecs d'Athènes (Ac 17.16-34) ; a été traîné devant le proconsul romain à Corinthe (Ac 18.12-17) ; et a affronté l'opposition des Juifs (Ac 19.9 ; voir aussi 20.18,19) et le soulèvement des non-Juifs à Éphèse (Ac 19.21-41 ; voir aussi 1 Co 15.32). Lorsqu'il s'apprêtait à quitter la Grèce en bateau pour se rendre en Palestine, il a dû modifier ses plans parce que les Juifs lui ont dressé des embûches (Ac 20.3). En route pour Jérusalem, il a rencontré les anciens d'Éphèse à Milet et leur a dit : « Et maintenant voici, lié par l'Esprit, je vais à Jérusalem, ne sachant pas ce qui m'y arrivera ; seulement, de ville en ville, l'Esprit-Saint m'avertit que des liens et des tribulations m'attendent » (Ac 20.22,23). Une fois arrivé à Jérusalem, après avoir été reconnu dans le Temple par des Juifs d'Asie Mineure, il a été sauvagement battu par une foule déchaînée, et sauvé d'une mort certaine quand les soldats romains sont arrivés sur la scène et l'ont arrêté (Ac 21.27-36). Quand Paul était emprisonné

à Jérusalem, les Juifs ont formé encore un autre complot contre sa vie, incitant le tribun à l'envoyer, sous bonne garde, au gouverneur de Césarée (Ac 23.12-35). Comme sa cause n'était pas réglée après deux ans et le règne de deux gouverneurs romains, Paul a exercé son droit de citoyen romain en appelant à César (Ac 25.10,11). Après un voyage mouvementé, comprenant un naufrage lors d'une violente tempête, Paul est arrivé à Rome (Ac 27 – 28). Lorsqu'il a écrit l'épître aux Philippiens, l'apôtre en était à sa quatrième année de garde à vue à Rome, et attendait que l'empereur Néron rende une décision finale à son sujet.

L'Église de Philippes avait également sa part de difficultés. Ses membres étaient désespérément pauvres, si bien que Paul s'est étonné de leur contribution à la collecte qu'il faisait pour les pauvres de Jérusalem (2 Co 8.1-5). Comme Paul, ils étaient persécutés pour la cause de Christ (1.27-30). Pire encore, ils étaient attaqués par de faux enseignants (3.2,18,19). Par-dessus tout le reste, une querelle entre deux femmes importantes de l'assemblée menaçait l'unité de l'Église (4.2,3 ; voir aussi 2.1-4,14).

Toutefois, malgré les circonstances de la vie de l'auteur et des destinataires, l'épître aux Philippiens est imprégnée de joie, au point qu'on peut l'appeler « l'épître de la joie ». R. C. H. Lenski a d'ailleurs écrit : « La joie est la musique qui retentit dans toute cette épître, le soleil qui l'éclaire tout entière. Joie et bonheur se dégagent de toute l'épître. » (*The Interpretation of St. Paul's Epistles to the Galatians, to the Ephesians, and to the Philippians* [Minneapolis : Augsburg, 1961], p. 691). Ceux qui étudient son enseignement et en appliquent les principes apprendront, tout comme son auteur humain, le secret pour posséder la joie, la paix et le contentement en toutes circonstances (4.11-13).

LA VILLE DE PHILIPPES

Philippes était une ville importante de la Macédoine orientale (nord-est de la Grèce). Située au milieu de la plaine alluviale fertile du Strymon, près de la rivière profonde et au cours rapide qui s'appelait Gangitès (voir Ac 16.13), Philippes devait son importance à son emplacement stratégique (elle dominait la route de l'Asie

Mineure). À l'époque de Paul, la voie Égnatienne, route romaine importante, traversait la ville de Philippes. La ville devait également son importance aux mines d'or des montagnes avoisinantes.

Ce sont ces mines d'or qui ont suscité l'intérêt de Philippe II de Macédoine (père d'Alexandre le Grand). Il a annexé la région en 356 av. J.-C. et a fortifié le petit village de Krénidès (« petites fontaines » ; ainsi appelé à cause des sources à proximité), qu'il a renommé Philippes (« cité de Philippe ») en son honneur. Après la conquête romaine de la Macédoine au II^e siècle av. J.-C., Philippes fut intégrée à la province romaine du même nom. La ville a languï dans une relative obscurité pendant plus d'un siècle, jusqu'à ce qu'en 42 av. J.-C. elle devienne la scène d'une des batailles les plus cruciales de l'histoire romaine. Lors de cette bataille, connue dans l'Histoire sous le nom de bataille de Philippes, les forces d'Antoine et d'Octave (« César Auguste » ; Lu 2.1) ont défait les forces républicaines de Brutus et de Cassius. La bataille a marqué la fin de la république romaine et le commencement de l'Empire (le sénat a déclaré Octave empereur en 29 av. J.-C., après qu'il eut défait Antoine et Cléopâtre lors de la bataille d'Actium en 31 av. J.-C.). Antoine et Octave ont établi beaucoup de leurs vétérans de l'armée à Philippes, qui a ainsi reçu le statut convoité de colonie romaine (voir Ac 16.12). Plus tard, d'autres vétérans de l'armée romaine s'y sont établis.

En tant que colonie, Philippes avait le même statut légal que les villes d'Italie. Les citoyens de Philippes étaient aussi des citoyens romains, ils étaient dispensés de payer certaines taxes et n'étaient pas soumis à l'autorité du gouverneur provincial. Les Philippiens ont copié l'architecture romaine ainsi que le style vestimentaire romain ; leur monnaie portait des inscriptions romaines, et le latin était la langue officielle de la ville (bien qu'on y parlait également le grec).

L'ÉGLISE DE PHILIPPES

L'Église de Philippes est la première que Paul a fondée en Europe. L'apôtre s'est rendu à Philippes lors de son deuxième voyage missionnaire, après y avoir été dirigé par le Saint-Esprit d'une manière vraiment spectaculaire :

Pendant la nuit, Paul eut une vision : un Macédonien lui apparut, et lui fit cette prière : Passe en Macédoine, secours-nous ! Après cette vision de Paul, nous cherchâmes aussitôt à nous rendre en Macédoine, concluant que le Seigneur nous appelait à y annoncer la bonne nouvelle (Ac 16.9,10).

Bien que les premiers convertis étaient Juifs ou des prosélytes juifs (Ac 16.13-15), l'Église était essentiellement constituée de non-Juifs. L'absence de synagogue à Philippes (sinon les femmes que Paul a initialement rencontrées ne se seraient pas réunies en dehors de la ville le jour du sabbat) est attestée par le petit nombre de Juifs dans la ville. Deux conversions remarquables, celles de la riche prosélyte Lydie (Ac 16.13-15) et du geôlier (Ac 16.25-34), ont marqué la naissance de l'Église. (Pour une description des événements qui ont entouré la fondation de l'Église de Philippes, voir le chapitre 18 du présent ouvrage.)

Les Philippiens avaient une profonde affection pour Paul, tout comme lui pour eux. Bien que pauvres, à eux seuls ils l'avaient soutenu financièrement à une certaine époque de son ministère (4.15). Maintenant, après bien des années, ils envoyaient encore à l'apôtre un don généreux pour combler ses besoins. (Pour plus de détails sur le soutien financier des Philippiens à l'endroit de Paul, voir le chapitre 20 du présent ouvrage.) Un demi-siècle plus tard, l'Église de Philippes manifesterait la même générosité envers Ignace, père de l'Église, qui passerait par la ville de Philippes avant d'être martyrisé à Rome.

Paul a rédigé cette lettre pour l'Église de Philippes, chère à son cœur, afin de la remercier de son don généreux (4.10-19), de lui expliquer pourquoi il lui renvoyait Éphroditte (2.25-30), de l'informer de ce qu'il vivait et de la mettre en garde contre les dangers des faux enseignants (3.2,18,19).

L'AUTEUR

Le texte divinement inspiré de l'épître aux Philippiens présente Paul comme son auteur (1.1), rendant ainsi sa paternité incontestable. En fait, à l'exception de quelques critiques radicaux du XIX^e siècle, la paternité paulinienne de l'épître aux Philippiens n'a jamais été mise

en doute. Aujourd'hui, la plupart des érudits, quelle que soit leur opinion théologique, l'acceptent comme une épître authentiquement paulinienne. J. B. Lightfoot a d'ailleurs écrit :

Pour la plupart des lecteurs, les preuves internes, positives et négatives, semblent confirmer l'authenticité de l'épître aux Philippiens hors de tout doute. D'une part, l'épître reflète entièrement la pensée et le caractère de saint Paul, même dans leurs nuances les plus subtiles. D'autre part, elle ne présente aucun motif qui aurait pu donner lieu à une contrefaçon. On ne peut la concevoir que comme l'expression naturelle d'un sentiment personnel, suscitée par les circonstances immédiates. Un contrefacteur n'aurait pas pu produire une œuvre si futile (car elle aurait été futile pour lui), une œuvre si naturelle. (*St. Paul's Epistle to the Philippians* [réimpr. ; Grand Rapids : Zondervan, 1953], p. 74)

LA DATE ET LE LIEU DE RÉDACTION

C'est en prison que Paul a écrit l'épître aux Philippiens, ainsi que celles aux Colossiens, aux Éphésiens et à Philémon. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'Église affirmait que les quatre épîtres de la captivité avaient été rédigées quand l'apôtre était emprisonné à Rome (Ac 28.14-31). Récemment, toutefois, on a proposé Césarée et Éphèse comme autres lieux de rédaction possibles.

Les preuves selon lesquelles Paul aurait rédigé l'épître aux Philippiens à Rome sont impressionnantes. Les termes « prétoire » (1.13) et « la maison de César » (4.22) sont tout naturellement compris comme des références aux gardes du corps et aux serviteurs de l'empereur postés à Rome. Les détails sur l'emprisonnement de Paul relatés dans le livre des Actes s'harmonisent bien avec ceux de l'épître aux Philippiens. Paul était gardé à vue par des soldats (Ac 28.16 ; Ph 1.13,14), pouvait recevoir des visiteurs (Ac 28.30 ; Ph 4.18) et était libre de prêcher l'Évangile (Ac 28.31 ; Ph 1.12-14). Le fait qu'il y avait une grande Église dans la ville où Paul écrivait (voir 1.12-14) favorise également Rome, car l'Église située dans la capitale impériale était sans aucun doute bien plus grande que celle d'Éphèse et, surtout, que celle de Césarée.

On a soulevé deux objections principales contre l'opinion traditionnelle voulant que Paul ait écrit l'épître aux Philippiens à Rome. Premièrement, certains affirment que, bien que Paul ait eu l'intention de se rendre en Espagne après un séjour à Rome (Ro 15.24,28), les épîtres de la captivité relatent son intention de se rendre à Philippiques (2.24) et à Colosses (Phm 22) après sa libération. Ils maintiennent donc que l'épître aux Philippiens (et celle aux Colossiens) a dû être écrite avant que Paul n'arrive à Rome. Il est vrai que Paul a d'abord projeté de se rendre en Espagne après un séjour à Rome, mais deux faits l'ont amené à changer ses plans. D'abord, Paul n'avait pas prévu arriver à Rome comme prisonnier. Il a passé quatre ans en garde à vue romaine, et, entre-temps, des problèmes ont surgi dans les Églises de Grèce et d'Asie Mineure. Paul a donc décidé de revoir ces Églises avant de se rendre en Espagne. De plus, le fait que l'Église de Rome n'était pas unie pour le soutenir (voir 1.14-17) a amené l'apôtre à retarder son départ pour l'Espagne (voir Ro 15.24).

Deuxièmement, certains croient que l'épître aux Philippiens laisse entendre que Paul a effectué plusieurs voyages entre Philippiques et la ville où il a rédigé cette épître. Compte tenu de la grande distance qui sépare Rome de Philippiques, ils croient que ces voyages ne peuvent avoir tous été effectués pendant l'emprisonnement de Paul à Rome. D'autre part, Éphèse était bien plus près de Philippiques. (Remarquons que, si cet argument était valable, il s'opposerait du même coup à la possibilité que l'épître aux Philippiens ait été rédigée à Césarée, car cette ville n'était pas beaucoup plus près de Philippiques que Rome.)

Cet argument n'est toutefois pas valable, car Moises Silva fait remarquer ce qui suit :

On peut assez facilement envisager que ces trois voyages [entre Rome et Philippiques] aient été effectués sur une période de quatre à six mois. Mais même si on accordait un généreux deux mois à *chacun* de ces voyages, ils auraient nécessité bien moins d'un an (et rien dans les données ne nous oblige à dire qu'il se serait écoulé moins d'un an entre l'arrivée de Paul à Rome et la rédaction de l'épître aux Philippiens). Il est très difficile de comprendre pourquoi cet argument contre une origine romaine continue d'être pris au sérieux. On devrait tout

simplement abandonner le sujet. Mais si on le faisait, alors le seul argument clair contre le point de vue traditionnel [selon lequel Paul aurait rédigé l'épître aux Philippiens à Rome] tombe. (*Philippians*, The Wycliffe Exegetical Commentary [Chicago : Moody, 1988], p. 7. Italiques dans l'original.)

L'argument le plus convaincant selon lequel Paul aurait rédigé l'épître aux Philippiens à Rome tient à la nature décisive du verdict que l'apôtre attendait. Ou bien il serait libéré, comme il l'espérait fermement (1.19,24-26 ; 2.24), ou bien il serait exécuté (1.20,21,23). D'une manière ou d'une autre, la décision dans son cas serait finale, et il n'y aurait pas d'appel. Ce fait semble éliminer et Césarée et Éphèse, étant donné que comme citoyen romain Paul pouvait exercer (et l'a fait – Ac 25.11,12) son droit d'en appeler à l'empereur (ce qu'un auteur a décrit comme la « carte maîtresse » de Paul) à partir de ces deux villes.

Les hypothèses selon lesquelles Paul aurait écrit l'épître aux Philippiens à Césarée ou à Éphèse se heurtent à d'autres difficultés importantes. Ceux qui pensent que l'épître aux Philippiens a été rédigée à Césarée remarquent que le même mot grec traduit par « prétoire » dans 1.13 est utilisé dans les Évangiles et le livre des Actes pour désigner les palais du gouverneur à Jérusalem (Mt 27.27 : Mc 15.16 : Jn 18.28,33 ; 19.9) et à Césarée (Ac 23.35). Mais l'expression « et partout ailleurs » (1.13) indique que Paul faisait allusion aux troupes de la garde prétorienne, et non à un édifice. Le fait que Paul ne mentionne pas Philippe l'évangéliste est curieux s'il a rédigé les épîtres de la captivité à Césarée, puisque Philippe vivait dans cette ville et qu'il avait offert l'hospitalité à Paul et à ses compagnons d'œuvre (Ac 21.8). En outre, le livre des Actes ne relate pas une importante prédication de l'Évangile à Césarée, comme celle relatée dans 1.12-18. Enfin, le fait que Paul s'attendait à être libéré sous peu (voir 1.25 ; 2.24) ne concorde pas avec les circonstances de son emprisonnement à Césarée. En effet, son seul espoir de libération à Césarée était de soudoyer Félix ou d'acquiescer à la demande de Festus en retournant à Jérusalem pour y être jugé. Naturellement, Paul a refusé ces deux choix et est demeuré prisonnier à Césarée jusqu'à ce qu'il en appelle à l'empereur.

L'hypothèse selon laquelle Paul aurait rédigé l'épître aux Philippiens (ainsi que les autres épîtres de la captivité) à Éphèse, bien que plus répandue que celle de Césarée, se heurte également à de sérieuses difficultés. La plus évidente et la plus importante tient au fait que le livre des Actes ne mentionne nulle part que Paul ait jamais été emprisonné à Éphèse. Cette omission est particulièrement significative, puisque Luc consacre tout un chapitre (Ac 19) au ministère que Paul y a exercé pendant trois ans. De plus, la déclaration que Paul a faite aux anciens de l'Église d'Éphèse, « durant trois années, je n'ai cessé nuit et jour d'exhorter avec larmes chacun de vous » (Ac 20.31), implique que son ministère dans cette ville était continu, non interrompu par un emprisonnement prolongé. Une autre omission significative est le fait que Paul ne mentionne pas, dans les épîtres de la captivité, la collecte en faveur des saints pauvres de Jérusalem – collecte qu'il mentionne dans les épîtres qu'il a rédigées pendant son séjour à Éphèse (voir Romains, 1 et 2 Corinthiens). Le fait que Paul ne mentionne ni Gaïus ni Aristarque aux Philippiens est également étrange s'il leur a écrit d'Éphèse, puisqu'ils étaient avec lui (Ac 19.29). L'Église à partir de laquelle Paul a rédigé l'épître aux Philippiens n'était pas unie pour le soutenir (1.14-17 ; voir aussi 2.20,21). Ce n'était toutefois pas le cas de l'Église d'Éphèse (voir Ac 20.36-38). Il n'est pas non plus probable que les Philippiens aient éprouvé le besoin d'envoyer un don à Paul à Éphèse, où l'apôtre jouissait du soutien de l'Église et d'amis intimes, comme Aquillas et Priscille (voir 1 Co 16.19 ; 1 Corinthiens a été rédigée à Éphèse). Enfin, bien que Luc ait été avec Paul quand celui-ci a rédigé les épîtres de la captivité (Col 4.14), il n'était apparemment pas avec Paul à Éphèse (Ac 19 n'est pas un des passages à la première personne du pluriel du livre des Actes, qui indiquent la présence de Luc auprès de Paul).

Étant donné que Rome concorde avec les faits relatifs à l'emprisonnement de Paul, contrairement à Césarée et à Éphèse, il n'y a aucune raison de rejeter le point de vue traditionnel selon lequel Paul aurait rédigé l'épître aux Philippiens vers la fin de son premier emprisonnement à Rome (vers l'an 61).

PLAN DE L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

- I. L'adresse de Paul (1.1-11)
- II. La situation de Paul (1.12-26)
- III. Les exhortations de Paul (1.27 – 2.18)
 - A. Demeurer fermes en Christ (1.27-30)
 - B. Être humbles comme Christ (2.1-11)
 - C. Être des lumières pour Christ (2.12-18)
- IV. Les compagnons de Paul (2.19-30)
 - A. Timothée (2.19-24)
 - B. Épaphrodite (2.25-30)
- V. Les mises en garde de Paul (3.1 – 4.1)
 - A. Contre le légalisme (3.1-16)
 - B. Contre l'impiété (3.17 – 4.1)
- VI. La joie de Paul (4.2-9)
- VII. La reconnaissance de Paul (4.10-20)
- VIII. Les salutations de Paul (4.21-23)

L'épître de la joie

1

Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints en Jésus-Christ qui sont à Philippes, aux évêques et aux diacres : Que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ ! (1.1,2)

Nous vivons dans un monde qui est généralement triste, un monde déchu qui connaît bien le désespoir, la dépression, la déception, l'insatisfaction et le désir d'un bonheur durable qui se réalise rarement. Les moments de plaisir et de satisfaction sont dispersés à travers la souffrance et la tristesse qui caractérisent la vie en général. Bien des gens ont peu d'espoir de voir leur situation s'améliorer un tant soit peu. Le désespoir a tendance à augmenter avec l'âge, car de longues années de vie deviennent souvent de longues années de tristesse, d'insatisfaction, de perte de bien-aimés et d'amis, et souvent de limitations physiques et de souffrance. Cette diminution de moments de bonheur a tendance à engendrer une tristesse morbide et une insatisfaction croissante face à la vie.

La plupart des gens définissent le bonheur comme une attitude de satisfaction ou de contentement fondée sur des circonstances positives, en grande partie indépendantes de leur volonté. Le bonheur ne peut donc être ni planifié ni programmé, et encore moins garanti. On ne peut le connaître que si les circonstances sont favorables. Il est donc insaisissable et incertain.

La joie spirituelle, d'autre part, n'est pas une attitude qui dépend du hasard ou des circonstances, mais la ferme et profonde assurance que, malgré les circonstances de la vie, tout est bien entre le croyant et le Seigneur. Peu importe la difficulté, la douleur, la déception, l'échec, le rejet ou les autres défis auxquels on fait face, la joie véritable demeure en raison du bien-être éternel qu'engendre la grâce de Dieu dans le salut. Ainsi donc, l'Écriture établit clairement que la joie la plus grande, la plus durable et la plus satisfaisante découle d'une véritable relation avec Dieu. Elle ne dépend ni des circonstances ni du hasard, mais est la possession permanente et gracieuse de tout enfant de Dieu. Il n'est donc pas étonnant que la joie constitue un thème important du Nouveau Testament. Le verbe grec *chairô* (« réjouir ») apparaît 96 fois dans le Nouveau Testament (y compris les fois où il est mentionné dans les salutations), et le nom grec *chara* (« joie ») apparaît 59 fois. Ces deux mots apparaissent 13 fois dans l'épître aux Philippiens.

Une théologie biblique de la joie englobe bien des aspects. Premièrement, la joie est un don de Dieu : « Tu mets dans mon cœur plus de joie qu'ils n'en ont quand abondent leur froment et leur moût. Je me couche et je m'endors en paix, car toi seul, ô Éternel ! tu me donnes la sécurité dans ma demeure » (Ps 4.8,9) ; « Tu me feras connaître le sentier de la vie ; il y a d'abondantes joies devant ta face, des délices éternelles à ta droite » (Ps 16.11).

Deuxièmement, Dieu accorde la joie à ceux qui croient à l'Évangile. En annonçant la naissance de Christ aux bergers, l'ange a dit : « Ne craignez point ; car je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur » (Lu 2.10,11). Jésus a dit à ses disciples : « Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite » (Jn 15.11). Christ est venu proclamer un Évangile qui procurerait une véritable joie surnaturelle à ceux qui le recevraient comme Sauveur et Seigneur.

Troisièmement, la joie est produite par Dieu le Saint-Esprit : « Car le royaume de Dieu, ce n'est pas le manger et le boire, mais la justice, la paix et la joie, par le Saint-Esprit » (Ro 14.17). Dans sa lettre aux Églises de Galatie, l'apôtre a écrit : « Mais le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bienveillance, la foi, la douceur, la maîtrise de soi » (Ga 5.22).

Quatrièmement, la joie est à son comble quand les croyants reçoivent la Parole de Dieu et y obéissent. Le prophète Jérémie a dit tout joyeux : « J'ai recueilli tes paroles, et je les ai dévorées ; tes paroles ont fait la joie et l'allégresse de mon cœur ; car ton nom est invoqué sur moi, Éternel, Dieu des armées ! » (Jé 15.16.) L'apôtre Jean a écrit sa première épître pour que, entre autres choses, sa joie et celle de ses lecteurs « soit parfaite » (1 Jn 1.4).

Cinquièmement, les épreuves approfondissent la joie des croyants. La pleine réalité de la joie se vit quand on la compare à la tristesse, au chagrin et aux difficultés : « Et vous-mêmes, vous avez été mes imitateurs et ceux du Seigneur, en recevant la parole au milieu de beaucoup d'afflictions, avec la joie du Saint-Esprit » (1 Th 1.6). Dans sa deuxième lettre aux croyants de Corinthe, Paul parle d'être « attristés » tout en étant « toujours joyeux » (2 Co 6.10). Jacques exhortait les croyants ainsi : « Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés » (Ja 1.2), et Pierre les encourageait en disant :

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés, pour une espérance vivante, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour un héritage qui ne peut ni se corrompre, ni se souiller, ni se flétrir ; il vous est réservé dans les cieux, à vous qui, par la puissance de Dieu, êtes gardés par la foi pour le salut prêt à être révélé dans les derniers temps ! C'est là ce qui fait votre joie, quoique maintenant, puisqu'il le faut, vous soyez attristés pour un peu de temps par diverses épreuves (1 Pi 1.3-6).

Sixièmement, la joie des croyants est rendue parfaite quand ils mettent leur espérance dans la gloire céleste. Ils doivent toujours se

réjouir en espérance (Ro 12.12). Pierre leur a rappelé ceci : « Vous l'aimez sans l'avoir vu, vous croyez en lui sans le voir encore, vous réjouissant d'une joie merveilleuse et glorieuse » (1 Pi 1.8). Plus loin dans cette même lettre, il les exhorte en disant : « Réjouissez-vous, au contraire, de la part que vous avez aux souffrances de Christ, afin que vous soyez aussi dans la joie et dans l'allégresse lorsque sa gloire apparaîtra » (1 Pi 4.13). Jude termine sa courte lettre par une merveilleuse bénédiction : « Or, à celui qui peut vous préserver de toute chute et vous faire paraître devant sa gloire irréprochables et dans l'allégresse, à Dieu seul, notre Sauveur, par Jésus-Christ notre Seigneur, soient gloire, majesté, force et puissance, dès avant tous les temps, et maintenant, et dans tous les siècles ! Amen ! (Jud 24,25.)

Le lien d'amour entre Paul et les croyants de Philippes est peut-être plus fort que celui qu'il a avec n'importe quelle autre Église. C'est dans une large mesure à cause de la joie que leur amour lui procure que le thème de l'épître de Paul aux Philippiens est celui de la joie. La profondeur de leur relation avec lui encourage l'apôtre pendant son emprisonnement et augmente sa joie. Il se soucie de leur unité, de leur fidélité et de bien d'autres aspects pratiques et spirituels importants, mais sa préoccupation majeure est que la tristesse que leur causent ses afflictions soit tempérée par la joie que leur procurent sa fidélité envers le Seigneur et la grande récompense qui l'attend au ciel. Paul ne veut pas qu'ils soient tristes, mais qu'ils prennent part au maximum à sa joie profonde et constante en Jésus-Christ. Bien que Paul fasse des mises en garde aux croyants de Philippes et qu'il les exhorte, le fait qu'il ne mentionne aucun problème moral ou théologique au sein de l'Église de Philippes témoigne de façon remarquable en faveur de leur maturité. Cela aussi procure de la joie à l'apôtre.

Dans les deux premiers versets, l'apôtre présente Timothée et lui-même comme serviteurs de Jésus-Christ, les croyants de Philippes comme saints en Jésus-Christ, et il les salue au nom de leur Seigneur.

LES SERVITEURS

Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ, (1.1a)

Paul est l'apôtre bien-aimé qui a écrit treize épîtres du Nouveau Testament, et on pourrait dire qu'il est le serviteur de Jésus-Christ le plus noble et le plus privilégié que le monde ait jamais connu. Pourtant, il se présente avec **Timothée** comme simples **serviteurs de Jésus-Christ**. Il ne fait aucune mention de son autorité apostolique ni du fait qu'il a été choisi pour écrire une partie de la Parole de Dieu. Il estime qu'il est, comme tout croyant, principalement un esclave du Seigneur.

La description la plus claire et la plus concise de Paul dans le Nouveau Testament vient peut-être de l'apôtre lui-même, car, en parlant de sa vie au sein du judaïsme, voici ce qu'il écrira plus loin :

Moi aussi, cependant, j'aurais sujet de mettre ma confiance en la chair. Si quelqu'un croit pouvoir se confier en la chair, je le puis bien davantage, moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu né d'Hébreux ; quant à la loi, pharisien ; quant au zèle, persécuteur de l'Église ; irréprochable à l'égard de la justice de la loi. Mais ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai regardées comme une perte, à cause de Christ. Et même je regarde toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai renoncé à tout ; je les regarde comme de la boue, afin de gagner Christ, et d'être trouvé en lui, non avec ma justice, celle qui vient de la loi, mais avec celle qui s'obtient par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu par la foi. Ainsi je connaîtrai Christ, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort, pour parvenir, si je puis, à la résurrection d'entre les morts (Ph 3.4-11).

Les références humaines de Paul étaient remarquables. Il était le modèle de la masculinité juive, un « Hébreu né d'Hébreux » exemplaire, traditionnel, zélé et légaliste. Aux yeux de ses pairs, il était irréprochable et juste. Mais, après sa conversion, il a vu ces

choses pour ce qu'elles étaient aux yeux de Dieu : une perte. Il s'est rendu compte que les choses qu'il avait considérées positives devant Dieu étaient, en fait, négatives et destructrices. Son ancienne justice n'était, en réalité, qu'injustice, à laquelle il a joyeusement renoncé pour gagner la véritable justice qui s'obtient uniquement « par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu par la foi » (3.9).

Timothée partage cette justice, en tant que co-serviteur de **Jésus-Christ**. C'est le fils spirituel de Paul (1 Ti 1.2), pas seulement un protégé mais également un compagnon bien-aimé, à qui l'apôtre transmettra un extraordinaire héritage et ministère spirituels. C'est plusieurs années après qu'il écrira ses deux lettres inspirées à Timothée, la première après que l'apôtre sera libéré de son premier emprisonnement à Rome et la seconde pendant son deuxième emprisonnement dans cette même ville.

Le mot **serviteurs** rend le mot grec *doulos*, souvent utilisé, qui décrit une personne appartenant à quelqu'un d'autre, et donc qui lui est asservie et qui en dépend. Paul l'utilise en parlant de lui-même au début de trois de ses épîtres (Ro 1.1 ; Ph 1.1 ; Tit 1.1) et, dans chaque cas, ce mot précède la mention de son apostolat. Jacques (Ja 1.1), Pierre (2 Pi 1.1) et Jude (Jud 1) l'utilisent de la même façon.

Quand il désigne dans le Nouveau Testament la relation d'un croyant avec Jésus-Christ, *doulos* décrit un service empreint de dévouement, de détermination et de volonté. Il reflète l'attitude d'un esclave de l'Ancien Testament qui refusait d'être affranchi et se soumettait volontairement à son maître pour la vie. Voici ce que stipulait la loi de Moïse : « Si l'esclave dit : J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre, alors son maître le conduira devant Dieu, et le fera approcher de la porte ou du poteau, et son maître lui percera l'oreille avec un poinçon, et l'esclave sera pour toujours à son service » (Ex 21.5,6). En parlant de tous les croyants fidèles, Paul a déclaré : « Mais maintenant, nous avons été dégagés de la loi, étant morts à cette loi sous laquelle nous étions retenus, de sorte que nous servons sous le régime nouveau de l'Esprit, et non selon la lettre qui a vieilli » (Ro 7.6). Aux Corinthiens, il a donné l'explication suivante : « Car l'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur ; de même, l'homme libre qui a été appelé est un esclave de Christ » (1 Co 7.22).

Dans cet esprit, **Paul** et **Timothée** ne pensent être des serviteurs de Jésus-Christ qu'en termes positifs. Ils ne pensent pas non plus être les **serviteurs** de l'Église, de Rome ou de toute autre personne ou institution, mais exclusivement de **Jésus-Christ**. Paul a rappelé aux anciens de l'Église d'Éphèse la fermeté de cette consécration quand il les a rencontrés à Milet : « Mais je ne fais pour moi-même aucun cas de ma vie, comme si elle m'était précieuse, pourvu que j'accomplisse ma course avec joie, et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, d'annoncer la bonne nouvelle de la grâce de Dieu » (Ac 20.24). Cette consécration est requise de tout croyant, mais surtout de ceux qui sont appelés au ministère. Si un pasteur ou un enseignant se consacre principalement à l'Église, son dévouement comportera inévitablement une certaine mesure de compromis, de déceptions et d'échecs spirituels. Mais la consécration à **Jésus-Christ** ne peut jamais être décevante ni vaine. Si, dans l'exercice de son ministère, un pasteur se préoccupe trop des opinions et des critères des autres croyants, il s'écartera invariablement de l'Évangile, en faveur de quelque compromis. Toutefois, la consécration et l'obéissance au Seigneur et à sa Parole le garderont tout aussi invariablement sur une voie sainte et juste.

Les liens physiques de Paul ne sont pas vraiment des marques de son asservissement à Rome, mais à son Seigneur. Son emprisonnement *par* Rome symbolise le fait qu'il est prisonnier *de* Jésus-Christ : « En effet, dans tout le prétoire et partout ailleurs, nul n'ignore que c'est pour Christ que je suis dans les liens, et la plupart des frères dans le Seigneur, encouragés par mes liens, ont plus d'assurance pour annoncer sans crainte la parole » (1.13,14). C'est Jésus-Christ qui lui assignera toutes ses tâches et qui comblera tous ses besoins. Il a le même esprit de dévouement envers Christ que les serviteurs de David avaient envers leur roi : « Les serviteurs du roi lui dirent : Tes serviteurs feront tout ce que voudra mon seigneur le roi » (2 S 15.15). Jésus a déclaré sans ambiguïté : « Nul ne peut servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon » (Mt 6.24). Et, comme le Seigneur est un Maître tellement bon, ses serviteurs peuvent témoigner avec Paul : « [...] et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. Je me glorifierai donc

bien plus volontiers de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi » (2 Co 12.9).

LES SAINTS

à tous les saints en Jésus-Christ qui sont à Philippes, aux évêques et aux diacres : (1.1b)

Paul adresse sa lettre à **tous les saints en Jésus-Christ qui sont à Philippes**. Comme *godesh*, son équivalent hébreu, *hagios* (**saints**) désigne quelqu'un qui est mis à part – particulièrement les croyants, qui sont mis à part par Dieu pour lui-même. Les deux mots se traduisent souvent par « saint ».

Malheureusement, souvent on pense que les **saints** constituent un ordre supérieur de chrétiens, qui ont accompli des œuvres extraordinaires et vécu une vie exemplaire. Dans le système catholique romain, les saints sont des personnes qu'on révère, qui ont été officiellement canonisées après leur mort parce qu'elles ont satisfait à des critères exigeants. Mais l'Écriture établit clairement que tous les rachetés, de l'Ancienne ou de la Nouvelle Alliance, sont **saints**, séparés du péché pour Dieu.

Lorsque Dieu a commandé à Ananias d'imposer les mains à Saul (Paul), qui venait de se convertir, pour qu'il recouvre la vue, il a répondu : « Seigneur, j'ai appris de plusieurs personnes tous les maux que cet homme a faits à tes saints dans Jérusalem » (Ac 9.13). Quelques versets plus loin, Luc écrit : « Comme Pierre visitait tous les saints, il descendit aussi vers ceux qui demeuraient à Lydde » (Ac 9.32). Dans les deux cas, il est évident que le mot **saints** désigne *tous* les croyants de ces villes (voir Ép 1.1 ; Col 1.2). Le fait que Paul qualifie de saints même les croyants immatures et charnels de Corinthe indique au-delà de tout doute que le terme n'a aucun lien avec la maturité ou le caractère spirituels. Voici comment il s'est adressé à eux : « [...] à l'Église de Dieu qui est à Corinthe, à ceux qui ont été sanctifiés en Jésus-Christ, saints par vocation, et à tous ceux qui invoquent en quelque lieu que ce soit le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, leur Seigneur et le nôtre » (1 Co 1.2). Comme tous les autres croyants, les chrétiens de Corinthe n'étaient pas saints en vertu de leur maturité

spirituelle (voir 1 Co 3.1-3), mais parce qu'ils avaient été « appelés à être saints », une référence à leur appel au salut (voir Ro 8.29,30).

Tous les croyants sont **saints**, non pas parce qu'ils sont eux-mêmes justes, mais parce qu'ils sont **en** leur Seigneur, **Jésus-Christ**, dont la justice leur est imputée (Ro 4.22-24). Un bouddhiste ne dira jamais qu'il est *en* Bouddha, pas plus qu'un musulman ne dira qu'il est *en* Mahomet. Un scientifique chrétien n'est pas *en* Mary Baker Eddy ni un mormon *en* Joseph Smith ou *en* Brigham Young. Ils suivent peut-être fidèlement l'enseignement et l'exemple de ces chefs religieux, mais ils ne sont pas *en* eux. Seuls les chrétiens peuvent affirmer être *en* leur Seigneur, parce qu'ils sont devenus un avec lui (voir Ro 6.1-11). Paul a écrit : « Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous qui étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants avec Christ (c'est par grâce que vous êtes sauvés) ; il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, en Jésus-Christ » (Ép 2.4-6). Aux Galates, il a déclaré : « J'ai été crucifié avec Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi » (Ga 2.20). Dans les épîtres de Paul, l'expression « en Jésus-Christ » apparaît 50 fois, « en Christ » 29 fois, et « dans le Seigneur » 45 fois. La source suprême de la joie du croyant tient au fait qu'il est **en Jésus-Christ** et donc agréable à Dieu.

Les **évêques** et les **diacres** sont appelés à diriger l'Église. Comme on le voit clairement dans Actes 20.17 et 28, ainsi que dans Tite 1.5 et 7, *évêques* est synonyme d'*anciens*, le nom le plus courant dans le Nouveau Testament pour désigner ce poste (voir Ac 11.30 ; 14.23 ; 15.2,4,6,23 ; Ja 5.14). Les anciens sont également appelés pasteurs (ou bergers ; Ac 20.28 ; 1 Pi 5.1,2), et docteurs (Ép 4.11). Les critères élevés auxquels ils doivent satisfaire sont présentés dans 1 Timothée 3.1-7 et dans Tite 1.6-9. Les **évêques**, ou anciens, sont mentionnés pour la première fois en lien avec la collecte envoyée par l'Église d'Antioche aux anciens de Judée par les mains de Barnabas et de Saul (Ac 11.30) pour lutter contre la famine. Ils apportent la loi de Christ aux Églises locales en prêchant, en enseignant, en donnant le bon exemple et en exerçant un leadership sous la direction du Saint-Esprit.

Quant aux **diacres**, bien que leur rôle consiste principalement à rendre des services pratiques plutôt qu'à prêcher et à enseigner, ils

doivent néanmoins satisfaire aux mêmes critères spirituels et moraux (1 Ti 3.8-13) que les anciens. La différence entre les deux fonctions, c'est que les anciens doivent être de bons enseignants (1 Ti 3.2 ; Tit 1.9).

LA SALUTATION

Que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ ! (1.2)

Paul utilise cette salutation courante dans plusieurs de ses épîtres adressées aux Églises (Ro 1.7 ; 1 Co 1.3 ; 2 Co 1.2 ; Ép 1.2 ; Col 1.2,3 ; 2 Th 1.2), ainsi que dans une épître adressée à une seule personne (Phm 3). Cette expression traduit l'amour profond de l'apôtre pour ses frères en la foi, même ceux de Corinthe, qui manquaient de maturité et qui lui causaient beaucoup de chagrin. Mais il doit éprouver un sentiment de joie et de reconnaissance particulièrement profond envers les saints de Philippes, qui, se démarquant nettement de ceux de Corinthe, lui ont procuré une satisfaction et une consolation incommensurables.

La **grâce** éternelle et salvatrice, accordée aux pécheurs pénitents, est le don suprême de Dieu, et la **paix** éternelle en est la plus grande bénédiction. Elles viennent toutes deux **de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ**. Cette salutation exprime l'amour constant de Paul et sa préoccupation pour les fidèles croyants de Philippes, et sert d'introduction aux nombreuses raisons de se réjouir qu'il mentionne tout au long de cette épître, la plus tendre de toutes.

Le lien fréquent, dans les salutations du Nouveau Testament, entre **Dieu notre Père** et le **Seigneur Jésus-Christ** souligne à maintes reprises la nature unique qui les unit (Ro 1.7 ; 1 Co 1.3,9 ; 2 Co 1.2,3 ; Ga 1.1,3 ; Ép 1.1,2 ; Ph 1.2 ; Col 1.3 ; 1 Th 1.1,3 ; 1 Ti 1.1,2 ; 2 Ti 1.2 ; Tit 1.4 ; Phm 3 ; Hé 1.1-3 ; Ja 1.1 ; 1 Pi 1.3 ; 2 Pi 1.1,2 ; 1 Jn 1.3 ; 2 Jn 3 ; Jud 1). **Dieu le Père** partage son essence divine avec le **Seigneur Jésus-Christ**. La mise en relief de cette égalité établit la divinité de notre Seigneur Jésus, vérité centrale du christianisme.

Les éléments de la joie

2

Je rends grâces à mon Dieu de tout le souvenir que je garde de vous, ne cessant, dans toutes mes prières pour vous tous, de manifester ma joie au sujet de la part que vous prenez à l'Évangile, depuis le premier jour jusqu'à maintenant. Je suis persuadé que celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ. Il est juste que je pense ainsi de vous tous, parce que je vous porte dans mon cœur, soit dans mes liens, soit dans la défense et la confirmation de l'Évangile, vous qui tous participez à la même grâce que moi. Car Dieu m'est témoin que je vous chéris tous avec la tendresse de Jésus-Christ. (1.3-8)

Il y a un test à la mode pour la dépression, qui classe les gens sur une échelle de 1 à 10. Plus le score est élevé, plus la dépression est grave. Si l'apôtre Paul avait subi ce test, il aurait sans doute obtenu le score de zéro, parce que sa joie était complète et irréprouvable. Tout comme l'auteur des Psaumes 42 et 43, Paul savait comment vaincre la dépression, l'anxiété et l'inquiétude (voir Ps 42.6,12 ; 43.5).

Toutefois, la situation dans laquelle Paul se trouve quand il écrit cette épître est terrible. En effet, il est emprisonné à Rome et fait peut-être face à l'exécution. Finalement, il sera libéré, mais lorsqu'il écrit aux Philippiens il n'est pas certain que ce sera le cas. Il est assigné à domicile (Ac 28.23,30), enchaîné à un soldat romain (Ac 28.16) pour prévenir toute possibilité de fuite. Paul y languit, incapable de faire le travail qu'il aime, tandis que d'autres, profitant de sa situation, prêchent l'Évangile « par envie et par esprit de dispute » (1.15-17). Néanmoins, son cœur déborde de joie (1.18). Cette affreuse situation accroît plutôt la joie de Paul, parce qu'il fait confiance au dessein souverain de son Seigneur et s'appuie encore davantage sur lui pour obtenir force et consolation.

La joie véritable est une constante dans une vie remplie de l'Esprit (voir Ro 14.17), et non un sentiment éphémère qui apparaît et disparaît au gré des circonstances. C'est parce que Paul est constamment près de Dieu qu'il est constamment joyeux. Il jouit de la paix qui surpasse toute intelligence (4.7) et du contentement (4.11) que le Saint-Esprit lui procure au plus profond de son cœur et de son âme, parce que sa conscience est pure devant Dieu (Ac 23.1 ; 24.16 ; 2 Co 1.12 ; 2 Ti 1.3).

L'Église de Philippes n'est pas parfaite, mais par rapport à la plupart des autres Églises auxquelles Paul est associé, elle n'a pas de problèmes moraux et spirituels majeurs. Il se contente donc d'exhorter les Philippiens ainsi : « Seulement, conduisez-vous d'une manière digne de l'Évangile de Christ, afin que, soit que je vienne vous voir, soit que je reste absent, j'entende dire de vous que vous demeurez fermes dans un même esprit, combattant d'une même âme pour la foi de l'Évangile » (1.27). Quelques versets plus loin, il leur dit : « rendez ma joie parfaite, ayant un même sentiment, un même amour, une même âme, une même pensée. Ne faites rien par esprit de parti ou par vaine gloire, mais que l'humilité vous fasse regarder les autres comme étant au-dessus de vous-mêmes » (2.2-4). Plus loin encore, il leur donne le commandement suivant : « Faites toutes choses sans murmures ni hésitations, afin que vous soyez irréprochables et purs, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération perverse et corrompue, parmi laquelle vous brillez comme des flambeaux dans le monde » (2.14,15). Dans le chapitre 4, il exhorte Évodie et Syntyche,

entre qui subsiste de toute évidence un désaccord : « J'exhorte Évodie et j'exhorte Syntyche à être d'un même sentiment dans le Seigneur » (v. 2), et il encourage toute l'Église en ces termes : « Ne vous inquiétez de rien ; mais en toute chose faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces » (v. 6). Toutefois, ces exhortations sont davantage une forme d'encouragement qu'un reproche.

En pensant à cette assemblée qui lui est très chère à qui il écrit, Paul déborde de joie, car il ne pense pas tant à sa situation qu'à la fidélité des Philippiens (1.3-5), pas tant à ses afflictions qu'à leur amour (2.1,2), pas tant à ses souffrances physiques qu'à leur persévérance spirituelle (2.12-16). Il pense à la générosité désintéressée dont ils ont fait preuve en lui envoyant un soutien financier (4.14-16). Il pense à leur avancement et à leur joie dans la foi (1.25), à ses « bien-aimés et très chers frères » qui sont sa joie et sa couronne (4.1). Il peut donc dire en toute sincérité : « Je rends grâces à mon Dieu de tout le souvenir que je garde de vous » (1.3).

Dans 1.3-8, l'apôtre présente cinq éléments particuliers de la joie que l'Esprit suscite en lui par rapport aux autres croyants. Il traite des joies du souvenir (v. 3), de l'intercession (v. 4), de la participation (v. 5), de l'assurance (v. 6) et de la tendresse (v. 7,8).

LA JOIE DU SOUVENIR

Je rends grâces à mon Dieu de tout le souvenir que je garde de vous, (1.3)

Le verbe « rendre grâces » traduit *eucharisteô*, dont vient le mot français « eucharistie », nom qui sert souvent à désigner le repas du Seigneur. Dans le cadre de cette ordonnance, les croyants rendent grâces à Dieu en souvenir du sacrifice de Christ, qui s'est substitué à nous sur la croix. Ici, Paul rend grâces pour ses frères et sœurs spirituels de Philippes qui, au fil des ans, lui ont procuré une telle abondance de bénédictions et de joie.

L'expression **mon Dieu** reflète la profondeur de l'intimité et de la communion de Paul avec le Seigneur, à qui il appartient et qu'il sert (Ac 27.23). C'est à **Dieu** qu'il exprime sa reconnaissance pour les

Philippiens, soulignant ainsi que le Seigneur est la source ultime de toute joie et que c'est la relation des Philippiens avec Dieu en Christ qui amène Paul à **[rendre] grâces à [...] Dieu**. Paul rend le même genre d'actions de grâces pour les croyants de Corinthe (1 Co 1.4), de Colosses (Col 1.3) et de Thessalonique (1 Th 1.2 ; voir aussi 2.13), ainsi que pour ses bien-aimés compagnons d'œuvre Timothée (1 Ti 1.3) et Philémon (Phm 4).

Le **souvenir** que Paul garde des Philippiens remonte à son deuxième voyage missionnaire, quand l'apôtre s'est rendu à Philippi pour la première fois. Le Saint-Esprit lui avait spécifiquement demandé de se rendre en Macédoine (province dans laquelle se trouvait Philippi) plutôt qu'en Bithynie, comme Silas et lui l'avaient projeté (Ac 16.7-10). Le jour du sabbat, ils se sont rendus en dehors de la ville, près de la rivière, où ils s'attendaient à voir des adorateurs juifs. (Il n'y avait de toute évidence pas assez d'hommes juifs à Philippi pour former une synagogue.) Les seules personnes présentes étaient des femmes qui priaient. Une de celles-ci, Lydie, était « une femme craignant Dieu », c'est-à-dire une non-Juive qui s'était convertie au judaïsme. Le Seigneur avait ouvert son cœur à Christ, de sorte qu'après avoir entendu l'Évangile, elle s'est fait baptiser avec toute sa famille, et a pressé Paul et ceux qui l'accompagnaient d'entrer dans sa maison (Ac 16.13-15). Lydie et les membres de sa famille étaient les premiers chrétiens d'Europe et ont formé le noyau de la première Église de ce continent. La générosité et l'hospitalité qu'ils manifestaient ont continué de caractériser cette Église pendant de nombreuses années.

Paul se souvient sans doute de la jeune servante possédée d'un démon, qui procurait un grand profit à ses maîtres en prédisant l'avenir. Elle a suivi l'apôtre et ses compagnons pendant des jours en criant : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut, et ils vous annoncent la voie du salut ». Sur ce, « Paul, fatigué, se retourna, et dit à l'esprit : Je t'ordonne, au nom de Jésus-Christ, de sortir d'elle » (Ac 16.16-18). Bien que Luc ne le relate pas spécifiquement, il semble probable que, comme Lydie, elle était née de nouveau et était ainsi devenue une sœur en Christ dont Paul se souvient maintenant avec tendresse.

Paul se rappelle sûrement aussi le temps qu'il a passé dans la prison de Philippi à cause des maîtres de la jeune servante, qui ont perdu une

grande source de revenus et soulevé les gens de la ville contre Paul et Silas (Ac 16.19-23). Non seulement le Seigneur a donné à Paul et à Silas la paix et la joie en dépit de leurs chaînes, et mis littéralement des chants dans leur cœur (Ac 16.25), mais il a également utilisé leur emprisonnement pour sauver le geôlier et sa famille (Ac 16.26-34). Avant de quitter la ville après avoir été libérés de prison, Paul et Silas se sont rendus à la maison de Lydie pour une dernière fois et ont été encouragés par les nombreux croyants qui s’y étaient rassemblés pour leur dire au revoir (Ac 16.40).

Paul a dû souvent se rappeler le fait qu’après avoir quitté la Macédoine l’Église de Philippes a été la seule à le soutenir financièrement (Ph 4.15,16). Ces croyants consacrés ont continué d’exercer leur générosité, en contribuant à la collecte que Paul faisait pour les croyants de Jérusalem qui étaient dans le besoin (2 Co 8.1-5).

Avoir un désir sincère de se souvenir de la bonté, de la bienveillance et des réussites des autres ne signifie pas qu’on nie leurs faiblesses ou leurs manquements, mais plutôt qu’on n’en tient pas compte. Le Saint-Esprit incite les croyants à apprécier l’amour, la générosité et la compassion des autres, et à oublier le reste (Ph 4.8 ; voir aussi 1 Co 13.4-7). D’un autre côté, une personne qui se concentre constamment sur les aspects négatifs, les défauts, les manquements et les offenses des autres n’est pas remplie du Saint-Esprit et n’est peut-être même pas chrétienne. L’amertume, le ressentiment, un esprit critique, la rancune et les choses semblables sont des œuvres de la chair, et non de l’Esprit.

Une grande part de la joie de Paul repose sur le souvenir agréable et bienveillant qu’il a de croyants qui, comme ceux de Philippes, sont constamment fidèles au Seigneur, aux autres croyants et à lui.

LA JOIE DE L’INTERCESSION

ne cessant, dans toutes mes prières pour vous tous, de manifester ma joie (1.4)

Un autre élément indispensable à la joie des croyants est l’intercession auprès de Dieu en faveur des autres. Ceux qui obéissent

au Saint-Esprit se réjouissent d'avoir le privilège de pratiquer la prière d'intercession. Prier fidèlement et sincèrement est bien plus qu'une obligation : c'est une joie. Ceux qui intercèdent fidèlement se préoccupent davantage des besoins et du bien-être des autres que du leur, et demandent à Dieu de répandre sa bénédiction divine sur eux. Le croyant qui prie avec plus de ferveur pour le bien-être et la bénédiction des autres que pour lui-même prouve infailliblement qu'il est habité de la joie selon Dieu.

Le nom *deësis* (**prière**) désigne essentiellement une requête ou une supplication et, dans le Nouveau Testament, s'adresse toujours à Dieu (voir Luc 1.13 ; 5.33 ; Ro 10.1 ; 2 Co 1.11 ; Hé 5.7 ; Ja 5.16 ; 1 Pi 3.12).

Comme l'explique l'apôtre plus loin dans ce chapitre (v. 12-21), il traverse une des périodes les plus difficiles et les plus douloureuses de son ministère. Non seulement il est en prison, mais, ce qui le fait souffrir davantage, il se fait également calomnier par d'autres enseignants et prédicateurs qui ont l'intention « de [lui] susciter quelque affliction dans [ses] liens » (v. 17). Bien qu'il ne soit absolument pas inconscient de cette conduite injuste et haineuse ou indifférent à celle-ci, il est déterminé à ne pas la laisser diminuer sa joie. Paul est donc plutôt reconnaissant de ce que « de toute manière, que ce soit pour l'apparence, que ce soit sincèrement, Christ n'est pas moins annoncé » (v. 18).

La prière d'intercession implique parfois déception et souffrance. Plus loin dans cette lettre, Paul donne le conseil suivant aux Philippiens : « Soyez tous mes imitateurs, frères, et portez les regards sur ceux qui marchent selon le modèle que vous avez en nous. Car il en est plusieurs qui marchent en ennemis de la croix de Christ, je vous en ai souvent parlé, et j'en parle maintenant encore en pleurant. Leur fin sera la perdition ; ils ont pour dieu leur ventre, ils mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte, ils ne pensent qu'aux choses de la terre » (3.17-19). Ces faux croyants n'étaient pas seulement peu charitables à l'extrême, mais ils étaient également honteusement mondains. Ils étaient « ennemis de la croix de Christ ». Leurs faux enseignements et leur vie immorale menaçaient sérieusement l'Église, et ce triste état de choses faisait souffrir l'apôtre. Paul a rappelé ce qui suit à l'Église de Corinthe : « C'est dans une grande affliction, le cœur

angoissé, et avec beaucoup de larmes, que je vous ai écrit, non pas afin que vous soyez attristés, mais afin que vous connaissiez l'amour extrême que j'ai pour vous » (2 Co 2.4 ; voir aussi 11.29).

Cependant, quand Paul prie pour les Philippiens, c'est avec beaucoup d'appréciation, de reconnaissance et de joie. Ni les faux enseignants non-croyants, comme ceux déjà mentionnés, ni les croyants qui se querellent, comme Évodie et Syntyche (4.2), ne peuvent enlever à Paul le joyeux souvenir qu'il garde de cette assemblée qu'il chérit. Après avoir demandé à Clément et à un ancien de Philippi, dont le nom n'est pas précisé, d'aider ces deux femmes à se réconcilier, il s'exclame : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je le répète, réjouissez-vous » (4.4).

Comme Paul, les croyants qui possèdent la joie venant de Dieu ne pensent pas d'abord à eux-mêmes, même dans des circonstances douloureuses et difficiles. Ils pensent plutôt à la douleur, aux circonstances difficiles, aux épreuves, aux échecs et aux chagrins des autres croyants, et ils intercèdent avec ferveur pour eux. Ils prient joyeusement Dieu de bénir leurs frères et sœurs en Christ de toute manière et, par-dessus tout, ils prient pour leur bien-être spirituel. Plus loin dans l'épître aux Philippiens, Paul exprime cette qualité dans une exhortation : « Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres » (2.4).

Il semble que, dans la majeure partie de l'histoire de l'Église, il n'y ait qu'une minorité de chrétiens qui ont connu la joie véritable et complète que Dieu donne à ses enfants obéissants. Le manque de joie se manifeste de trois façons : par des pensées et des propos négatifs sur les autres, par le manque de préoccupation pour leur bien-être et par le manque d'intercession en leur faveur. Les croyants qui ne sont pas joyeux sont centrés sur eux-mêmes, égoïstes, orgueilleux et souvent vindicatifs, et leur égocentrisme se manifeste inévitablement par le manque de prière.

LA JOIE DE LA PARTICIPATION

au sujet de la part que vous prenez à l'Évangile, depuis le premier jour jusqu'à maintenant. (1.5)

Un troisième élément de la joie que Dieu donne est la **part** qu'on prend à l'Évangile. Le mot *koinônia* (**part**) est souvent traduit par « communion » et désigne à la base le fait de partager quelque chose. Il est utilisé plusieurs fois pour désigner le partage de biens ou d'argent. En utilisant la forme verbale, Paul affirme que les croyants qui sont fidèles devraient pourvoir « aux besoins des saints » (Ro 12.13) ; et plus loin dans la lettre, il utilise la forme nominale en parlant d'une « contribution en faveur des pauvres parmi les saints de Jérusalem » (Ro 15.26, « participation » ; voir aussi 2 Co 8.4, « part » ; 9.13, « libéralité »). Dans 1 Timothée 6.18, la forme adjectivale est rendue par « avoir de la libéralité », et dans Hébreux 13.16 le nom est traduit par « libéralité ».

Au sens le plus large, Paul se réjouit de ce que les Philippiens sont sauvés et, par conséquent, participent avec lui à la propagation de l'Évangile. Cette **part** inclut leur généreux soutien financier à son égard. Plus loin dans cette lettre, Paul leur rappelle ceci : « Vous le savez vous-mêmes, Philippiens, au commencement de la prédication de l'Évangile, lorsque je partis de la Macédoine, aucune Église n'entra en compte avec moi pour ce qu'elle donnait et recevait ; vous fûtes les seuls à le faire, car vous m'envoyâtes déjà à Thessalonique, et à deux reprises, de quoi pourvoir à mes besoins » (4.15,16).

La chose la plus importante que tous les croyants partagent, c'est de loin leur unité spirituelle, **la part** qu'ils prennent à l'Évangile de Jésus-Christ. « Dieu est fidèle », explique Paul, « lui qui vous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur » (1 Co 1.9). La communion inclut la coopération dans la prédication de la bonne nouvelle du salut à ceux qui ne l'ont jamais entendue, afin que la communion spirituelle soit plus grande, et que Dieu en soit davantage glorifié (voir 2 Co 4.15). Dans ce contexte, l'expression à l'Évangile désigne toute l'entreprise du ministère de l'Évangile, surtout celui de l'évangélisation. Ici, Paul félicite donc les Philippiens de leur fidélité et de leur persévérance dans la part qu'ils prennent avec lui à cette entreprise suprême.

La magnifique bénédiction de Paul dans 2 Corinthiens résume peut-être le mieux toute la profondeur et toute la largeur de la *koinônia* chrétienne : « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu, et la communion [*koinônia*] du Saint-Esprit, soient avec

vous tous ! » (2 Co 13.13.) La grâce justificatrice du Fils, l'amour électif du Père et la communion sanctificatrice du Saint-Esprit sont inextricablement unis dans le partenariat des saints, cette vaste fraternité spirituelle qui inclut chaque personne ayant placé sa foi en Jésus-Christ. Ce genre de communion est une grande source de joie pour Paul, comme elle l'est pour tous les chrétiens, qui trouvent force, encouragement, soutien, consolation et aide dans leur communion avec les autres croyants.

Dans son commentaire sur l'épître aux Philippiens, le célèbre commentateur William Hendriksen présente huit aspects ou types de *koinônia* chrétienne (voir *New Testament Commentary : Exposition of Philippians* [Grand Rapids : Baker, 1962], p. 51-53). Sa liste n'est pas exhaustive, et les huit aspects ne sont pas nécessairement présentés par ordre d'importance. Il s'agit de la grâce, de la foi, de la prière et des actions de grâces, de l'amour, du service, de la participation aux besoins des autres, de la séparation d'avec le monde et de la guerre spirituelle. En outre, il est évident que ces éléments se chevauchent à divers degrés.

D'abord et avant tout, il y a la communion de la grâce, qui n'est ni naturelle ni humaine, mais qui est souverainement conçue et opérée par Dieu au moyen du Saint-Esprit. Paul déclare : « Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (Ép 2.8 ; voir aussi Ac 15.11 ; Ro 4.5). Tous les croyants ont été choisis par Dieu au moyen de sa grâce et pour le salut. S'il ne les avait pas choisis, ils n'auraient pas pu le choisir, car Jésus a dit : « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour » (Jn 6.44). Aux Romains, Paul a écrit : « Car ceux qu'il [Dieu] a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né de beaucoup de frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés » (Ro 8.29,30 ; voir aussi Jn 15.16).

Ceux que Dieu choisit pour le salut deviennent un avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, aussi bien que les uns avec les autres. En parlant de lui-même, Jésus a adressé la prière suivante au Père : « Glorifie ton Fils [...], selon que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin

qu'il accorde la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn 17.1-3). Voici comment Paul a résumé cette vérité : « Mais celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit » (1 Co 6.17).

Deuxièmement, il y a la communion de la foi. Sur le plan humain, c'est la foi seule qui conduit les pécheurs au salut. Paul et Silas ont dit au geôlier de Philippes : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille » (Ac 16.31 ; voir aussi Ro 10.9,10). Pourtant, comme nous l'avons souligné plus tôt, même la foi humaine a une origine divine : « Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (Ép 2.8).

Troisièmement, il y a la communion de la prière et des actions de grâces. Rien ne lie plus étroitement les croyants que d'adorer Dieu en le louant et en lui rendant grâces ensemble. Les chrétiens doivent rendre « continuellement grâces à Dieu le Père pour toutes choses, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ » (Ép 5.20) ; et « quoi [*qu'ils fassent*], en parole ou en œuvre, [*faire*] tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant par lui des actions de grâces à Dieu le Père » (Col 3.17). Paul leur dit : « Soyez toujours joyeux. Priez sans cesse. Rendez grâces en toutes choses, car c'est à votre égard la volonté de Dieu en Jésus-Christ » (1 Th 5.16-18).

Quatrièmement, il y a la communion de l'amour, la vertu suprême qui englobe toutes les autres vertus. Elle est plus importante que le parler en langues, la prophétie, la connaissance théologique, la foi, la libéralité et même le martyre (1 Co 13.1-3). Ensuite, Paul déclare : « L'amour est patient, il est plein de bonté ; l'amour n'est point envieux ; l'amour ne se vante point, il ne s'enfle point d'orgueil, il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche point son intérêt, il ne s'irrite point, il ne soupçonne point le mal, il ne se réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité ; il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout. L'amour ne périt jamais [...] ; mais la plus grande de ces choses, c'est l'amour » (1 Co 13.4-8,13). L'apôtre Jean a enseigné que l'amour est la marque définitive de la communion chrétienne : « Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres ; car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour » (1 Jn 4.7,8).

Cinquièmement, il y a la communion de la participation aux besoins des autres : « Ainsi donc, pendant que nous en avons l'occasion, pratiquons le bien envers tous, et surtout envers les frères en la foi » (Ga 6.10). Même sous l'Ancienne Alliance, les croyants avaient reçu l'ordre suivant : « Ne refuse pas un bienfait à celui qui y a droit, quand tu as le pouvoir de l'accorder » (Pr 3.27).

Sixièmement, il y a la communion de la promotion de l'Évangile, déjà mentionnée, qui s'opère par la prédication, l'enseignement, le témoignage et le soutien de ceux que le Seigneur a spécialement appelés à ces ministères. Cette communion est clairement l'accomplissement du Grand Mandat de Jésus : « Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit » (Mt 28.19,20).

Septièmement, il y a la communion de la séparation d'avec le monde. Dans son discours dans la chambre haute peu de temps avant d'être arrêté, Jésus a dit aux onze disciples qui restaient : « *[Vous]* n'êtes pas du monde, et [...] je vous ai choisis du milieu du monde » (Jn 15.19). Une partie négative mais extrêmement importante de la communion, c'est « se garder des souillures du monde » (Ja 1.27), ce qui n'a jamais été aussi difficile qu'à l'époque actuelle. Jean exhorte les croyants en leur disant : « N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, ne vient point du Père, mais vient du monde » (1 Jn 2.15,16).

Huitièmement, il y a la communion du combat spirituel. À bien des égards, c'est une extension de l'aspect précédent. Quand un croyant est réellement séparé du monde, il sera attaqué par le monde. Jésus l'a expliqué ainsi : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi » (Jn 15.19,20). Dans ce grand combat spirituel, étant donné que le conflit n'est pas charnel, « les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles ; mais elles sont puissantes,

par la vertu de Dieu, pour renverser des forteresses » (2 Co 10.4). Dans ce combat, les croyants sont des compagnons d'armes (2 Ti 2.3).

Le chrétien qui abandonne volontairement la communion avec les autres croyants sera inévitablement dépourvu de la joie véritable que donne l'Esprit, car il est impossible de vivre fidèlement ou dans la joie en marge des autres croyants en Christ. Mais le croyant qui fréquente régulièrement d'autres saints, en assumant les responsabilités qu'exige et que procure une telle communion, sera tout aussi sûrement rempli de la joie divine. Fréquenter ceux qui sont cohéritiers avec Christ, des gens s'aiment, se comprennent, se soucient et se soutiennent dans la prière les uns les autres, qui travaillent et combattent ensemble le bon combat, c'est s'assurer une joie abondante et durable.

C'est la joie que Paul exprime ici par rapport aux croyants de Philippes. Ils avaient servi fidèlement avec lui dans leur Église, proclamé l'Évangile avec lui, adoré et prié avec lui, et défendu la foi avec lui. Ils avaient partagé avec lui leurs ressources matérielles avec libéralité maintes et maintes fois. Ils avaient collaboré avec lui sans se lasser et avec désintéressement **depuis le premier jour jusqu'à maintenant**, sur une période de plusieurs années.

LA JOIE DE L'ASSURANCE

Je suis persuadé que celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ. (1.6)

Le quatrième élément de la foi est l'assurance. Rien n'encourage plus le chrétien que le fait de savoir que, malgré les incertitudes et les difficultés de la vie, et malgré le nombre de défaites spirituelles, un jour il sera rendu parfait.

Le verbe **persuadé**, qui rend *peithô*, signifie ici avoir de l'assurance et faire confiance. Or, l'assurance de Paul est bien plus qu'un espoir humain ; c'est la confiance absolue qui vient du fait de connaître et de croire la promesse de Dieu, à savoir **que celui [Dieu] qui a commencé [...] cette bonne œuvre la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ**. Le salut est entièrement l'œuvre de Dieu, et c'est pour cela que son achèvement est aussi certain que s'il était déjà accompli.

Le verbe **commencé** traduit *enarchomai*, verbe composé qui signifie « commencer dans ». Il n'est utilisé que deux fois dans le Nouveau Testament, chaque fois par rapport au salut. Paul a repris certains croyants des Églises de Galatie parce qu'ils croyaient pouvoir finir par leur propre puissance ce que Dieu avait commencé divinement dans leur vie uniquement par la puissance de son Saint-Esprit : « Êtes-vous tellement dépourvus de sens ? Après avoir commencé par l'Esprit, voulez-vous maintenant finir par la chair ? » (Ga 3.3.) Dans le texte à l'étude, l'apôtre répond en fait à cette même question, en assurant aux Philippiens que leur salut est la seule œuvre de la grâce de Dieu. Pour obtenir le salut, Dieu exige la foi, mais la foi n'est pas une œuvre méritoire. Le salut s'obtient par la puissance de Dieu en réponse à la foi ; et, comme nous l'avons déjà souligné, la foi elle-même est l'œuvre de Dieu. Bien que Lydie, la première convertie de ce qui allait devenir l'Église de Philippiques, croyait à l'Évangile de Christ, Luc dit clairement que le « Seigneur lui ouvrit le cœur, pour qu'elle soit attentive à ce que disait Paul » (Ac 16.14).

Plus loin dans la présente épître, Paul dit aux Philippiens : « [III] vous a été fait la grâce, par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui », et : « c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir » (Ph 1.29 ; 2.13). Jean, lui, a déclaré : « Mais à tous ceux qui l'ont reçue [Christ], à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1.12). Quand les « apôtres et les frères qui étaient dans la Judée apprirent que les païens avaient aussi reçu la parole de Dieu », par le témoignage de Pierre, « les fidèles circoncis lui adressèrent des reproches », croyant que l'Évangile n'était que pour les Juifs ou les convertis d'origine juive. Mais après avoir entendu le rapport de Pierre, « ils se calmèrent, et ils glorifièrent Dieu, en disant : Dieu a donc accordé la repentance aussi aux païens, afin qu'ils aient la vie » (Ac 11.1,2,18). Jacques a écrit : « Il nous a engendrés selon sa volonté, par la parole de vérité, afin que nous soyons en quelque sorte les prémices de ses créatures » (Ja 1.18).

Comme nous l'avons déjà mentionné, le salut s'obtient uniquement par la grâce de Dieu, qui « nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables devant lui » (Ép 1.4). Dieu a choisi tous les croyants avant la fondation du monde, bien

avant qu'ils ne puissent le choisir ; et s'il ne les avait pas choisis, ils ne pourraient le choisir (Jn 6.44). À toutes les époques et dans toutes les circonstances, il a toujours été vrai que « tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle crurent » (Ac 13.48). Paul a d'ailleurs clairement exprimé cette idée dans son épître aux Romains :

Mais Dieu prouve son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous. À plus forte raison donc, maintenant que nous sommes justifiés par son sang, serons-nous sauvés par lui de la colère. Car si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie (Ro 5.8-10).

Plus loin dans cette même épître, Paul établit un parallèle avec Philippiens 1.6, en soulignant que « ceux qu'il [*Dieu*] a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né de beaucoup de frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés » (Ro 8.29,30). Tous ceux qui ont été choisis seront glorifiés, car Dieu finira ce qu'il a commencé.

Tous les aspects du salut relèvent de la volonté et du choix souverains de Dieu. Voici d'ailleurs ce que Paul a écrit aux Éphésiens :

Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous qui étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants avec Christ (c'est par grâce que vous êtes sauvés) ; il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, en Jésus-Christ, afin de montrer dans les siècles à venir l'infinie richesse de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus-Christ. Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu (Ép 2.4-8 ; voir aussi Tit 3.4-6 ; Ja 1.18 ; 1 Pi 1.2,3).

C'est le Seigneur qui commence l'œuvre du salut, et c'est le Seigneur, par son Saint-Esprit, qui **la rendra parfaite**. Aux Galates, Paul a écrit : « J'ai été crucifié avec Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ; si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Ga 2.20). Le verbe *epiteleô* (« rendre parfait ») est composé de la préposition *epi* et du verbe *teleô* (« finir »), pour donner le sens intensifié de « complètement fini ». Paul est absolument certain que Dieu achèvera complètement son œuvre de salut dans les Philippiens. Il n'y a aucune possibilité d'échec ni d'accomplissement partiel.

L'expression eschatologique **le jour de Jésus-Christ** ne désigne pas ce que l'Ancien et le Nouveau Testament appellent le dernier jour du Seigneur, le temps du jugement de Dieu sur le monde pécheur. Paul décrit le jour du Seigneur dans 1 Thessaloniens :

Car vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit. Quand les hommes diront : Paix et sûreté ! alors une ruine soudaine les surprendra, comme les douleurs de l'enfantement surprennent la femme enceinte, et ils n'échapperont point (1 Th 5.2-4 ; pour plus d'informations sur le jour du Seigneur, voir És 13.6-22 ; Joë 1.15 ; 2.11 ; Ac 2.20 ; 2 Th 1.10, « ce jour-là » ; 2 Pi 3.10 et *Revelation 1 – 11*, The MacArthur New Testament Commentary [Chicago : Moody, 1999], p. 199-201).

D'un autre côté, l'expression eschatologique **le jour de Jésus-Christ** désigne clairement le moment où les croyants seront glorifiés, lorsque leur salut sera complet et rendu parfait (1 Co 3.10-15 ; 2 Co 5.10). C'est la même chose que le « jour de Christ », que Paul mentionne plusieurs fois ailleurs dans l'épître aux Philippiens, ce jour auquel les chrétiens devraient se préparer en vivant d'une manière pure et irréprochable (1.10), et en « portant la parole de vie » (2.16). Dans sa première lettre à l'Église de Corinthe, l'apôtre l'appelle le « jour de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Co 1.8) et, dans sa deuxième lettre aux Corinthiens, il l'appelle le « jour du Seigneur Jésus » (2 Co 1.14). Dans chaque cas, Paul mentionne les noms personnels *Jésus* ou *Christ*

et, dans chaque cas, il désigne le moment où les croyants partageront entièrement la justice parfaite du Seigneur, lorsque Christ sera formé en eux (Ga 4.19) et qu'ils paraîtront « aussi avec lui dans la gloire » (Col 3.4).

Les croyants sont « prédestinés à être semblables à l'image de son Fils [*Jésus*] » (Ro 8.29), parce que, « de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste [...], nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité » (1 Co 15.49,52,53). Jean a écrit : « Nous savons que, lorsqu'il [*Christ*] paraîtra, nous serons semblables à lui » (1 Jn 3.2). Pierre, lui, a écrit : « Et lorsque le souverain berger paraîtra, vous obtiendrez la couronne incorruptible de la gloire » (1 Pi 5.4). Bien qu'un croyant vivant dans le péché et refusant de se repentir puisse être livré temporairement à Satan en guise de châtement, son « esprit [*sera*] sauvé au jour du Seigneur Jésus » (1 Co 5.5). Le jour de Jésus-Christ est celui du perfectionnement et de la glorification, où la glorieuse manifestation des enfants de Dieu paraîtra enfin (Ro 8.18,19,23).

Quand Dieu sauve, il sauve complètement et éternellement. Selon les termes de la promesse de l'alliance, être justifié, c'est être sanctifié et glorifié. On ne peut jouir d'un aspect du salut sans les deux autres. Chaque aspect constitue une partie intégrante et essentielle de tout le continuum du salut. Quand Dieu commence le salut dans la vie de quelqu'un, la garantie qu'il l'achèvera est irrévocable. Comme l'a fait remarquer William Hendriksen, « Dieu [...] n'est pas semblable aux hommes. Les hommes font des expériences, mais Dieu accomplit un dessein. Dieu ne fait jamais rien à moitié » (*Philippians*, p. 55).

Le Seigneur a dit à David : « Mais je ne lui retirerai point ma bonté et je ne trahirai pas ma fidélité » (Ps 89.34 ; voir aussi v. 21). Jésus fait à chaque croyant la promesse absolue que tous « ceux que le Père me donne viendront à moi, et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi. [...] Or, la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde aucun de tous ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour » (Jn 6.37,39). Il a réitéré cette promesse plus tard, en disant : « Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main » (Jn 10.27,28). Paul a

déclaré : « Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur » (Ro 8.38,39). L'apôtre a écrit à Timothée que « le solide fondement posé par Dieu subsiste, avec ces paroles qui lui servent de sceau : Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent » (2 Ti 2.19 ; voir aussi Jn 10.14). Pierre s'est d'ailleurs exclamé :

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés, pour une espérance vivante, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour un héritage qui ne peut ni se corrompre, ni se souiller, ni se flétrir ; il vous est réservé dans les cieux, à vous qui, par la puissance de Dieu, êtes gardés par la foi pour le salut prêt à être révélé dans les derniers temps ! (1 Pi 1.3-5 ; voir aussi Jud 24.)

C'est facile pour les croyants de se décourager quand ils se concentrent sur leurs problèmes et leurs imperfections (et sur ceux des autres croyants). Ces péchés ne doivent ni être ignorés ni être minimisés ; mais on ne devrait pas non plus les laisser obscurcir la merveilleuse réalité de la perfection future de l'Église et de chaque croyant, comme le garantit si fréquemment et si clairement la Parole de Dieu. Se rappeler cette vérité glorieuse fait disparaître la pression débilante du doute et favorise une joie triomphante, la reconnaissance et l'espérance. Ce faisant, le peuple de Dieu peut également jouir d'une vie plus abondante et plus fructueuse.

F. B. Meyer, commentateur du XIX^e siècle, a écrit :

Quand on entre dans le studio de l'artiste, on y trouve des tableaux inachevés, suggérant de grands desseins, mais qui ont été abandonnés, soit parce que l'artiste n'avait pas la compétence pour terminer l'œuvre, soit parce que sa main a été paralysée par la mort ; mais quand on entre dans le grand atelier de Dieu, on n'y trouve rien qui porte la marque de la précipitation ou du manque de puissance pour achever son

œuvre. Au contraire, nous sommes assurés que l'œuvre que sa grâce a commencée, son bras fort l'achèvera (*The Epistle to the Philippians* [Grand Rapids : Baker, 1952], p. 28).

Dieu n'a pas d'œuvres inachevées. Le Dieu qui sauve est le Dieu qui justifie, sanctifie et glorifie. Le Dieu qui commence est le Dieu qui finit. Lors de son Incarnation, le Seigneur a donné, comme source de joie pour tous ceux qui se confient en lui, l'absolue et ferme assurance suivante : « [*Tous*] ceux que le Père me donne viendront à moi, et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi » (Jn 6.37).

LA JOIE DE LA TENDRESSE

Il est juste que je pense ainsi de vous tous, parce que je vous porte dans mon cœur, soit dans mes liens, soit dans la défense et la confirmation de l'Évangile, vous qui tous participez à la même grâce que moi. Car Dieu m'est témoin que je vous chéris tous avec la tendresse de Jésus-Christ. (1.7,8)

Dans ces versets, la joie de Paul atteint un point culminant lorsqu'il présente un cinquième élément de la joie : la tendresse. Il ne peut y avoir de joie plus grande ni plus enivrante que celle que produit une tendresse sincère, durable et profonde pour les autres.

Le mot *dikaios* (**juste**) désigne plus que la simple bienséance. Il exprime la justesse spirituelle et morale ; pas seulement ce à quoi on s'attend, mais ce qui est exigé. **Il est juste** devant les hommes et devant Dieu que Paul **pense ainsi** des bien-aimés saints de Philippes.

Le verbe **pense** rend une forme de *phroneô*, dont le sens premier désigne une disposition mentale ou une attitude particulière. Paul utilise ce verbe ou sa forme nominale plusieurs fois encore dans cette épître : deux fois dans 2.2 (« ayant [...] une même pensée », litt. : « être disposé ») ; dans 2.5 (« Ayez [...] les sentiments ») et 3.15 (« ayons cette même pensée ») ; dans 3.19 (« ils ne pensent qu'aux ») et 4.2 (« être d'un même sentiment », litt. : « penser la même chose ») ; et deux fois dans 4.10 (« l'expression de vos sentiments », « vous y pensiez »). Dans l'épître aux Romains, Paul utilise une forme de *phroneô* à trois reprises pour exhorter les croyants : « Par la grâce qui

m'a été donnée, je dis à chacun de vous de n'avoir pas de lui-même une trop haute opinion, mais de revêtir des sentiments modestes, selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun » (Ro 12.3).

De toute évidence, les gens aiment avec leur esprit ; l'amour est d'abord une pensée. Cependant, dans le passage à l'étude, Paul élargit ce concept en utilisant le mot **cœur**, qui comporte l'idée de sentiment. L'esprit et le cœur sont souvent synonymes dans l'Écriture. Salomon a donné le conseil suivant : « Garde ton cœur plus que toute autre chose, car de lui viennent les sources de la vie » (Pr 4.23). Le cœur sert à faire confiance à Dieu et à croire en lui (Pr 3.5 ; Jé 29.13 ; Lu 24.25 ; Ac 8.37) ; à le servir, à lui obéir et à le suivre (De 11.13 ; 26.16 ; 1 R 2.4) ; à l'adorer et à le louer (Hé 10.22). C'est également un vase pour la Parole de Dieu (Ps 119.11). Les croyants ont l'ordre de garder un cœur pur (Ps 51.11 ; Mt 5.8), un cœur obéissant (Ps 119.36), un cœur enclin à adorer Dieu (Ps 57.8), un cœur miséricordieux (Mt 18.35) et un cœur aimant (Mt 22.37 ; 2 Th 3.5).

Dans sa deuxième lettre aux Corinthiens, Paul exprime sa tendresse même aux croyants charnels, égocentriques et immatures : « Ce n'est pas pour vous condamner que je parle de la sorte ; car j'ai déjà dit que vous êtes dans nos cœurs à la vie et à la mort » (2 Co 7.3). La tendresse de Paul pour ses frères et sœurs dans la foi, même pour ceux qui l'ont gravement déçu, lui procure beaucoup de joie.

L'apôtre n'a pas de difficulté à chérir les croyants de Philippiques dans son **cœur**. Compte tenu de tout ce qu'ils signifient pour lui, il lui serait difficile de les considérer autrement. Il leur rappelle donc que, **soit dans [ses] liens, soit dans [sa] défense et [sa] confirmation de l'Évangile, [eux] tous [participent] à la même grâce que [lui]**. Les mots *apologia* (**défense**) et *bebaiôsis* (**confirmation**) sont tous deux des termes juridiques. Le terme *apologia*, dont viennent les mots français « apologie » et « apologétique », désigne un discours présenté par la défense. Le terme *bebaiôsis* désigne la **confirmation** positive de la vérité de l'Évangile. Dans le texte à l'étude, ces mots font référence soit à la phase initiale de l'emprisonnement (**dans mes liens**) et du procès de l'apôtre à Rome, au cours duquel il a défendu **l'Évangile**, soit, dans un sens plus large, à sa défense de la foi tout au long de son ministère. Dans les deux cas, Paul affirme que l'Église de Philippiques le soutient avec sacrifice et désintéressement, en l'encourageant, en

allégeant ses souffrances et en comblant ses besoins de toutes les façons possibles. Les croyants de Philippiques sont ses partenaires spirituels, **[participant] à la même grâce que [lui]**, dans toute l'acception du terme.

Paul fait appel à **Dieu** comme **témoin** pour attester son attachement aux Philippiques, qu'il chérit **avec la tendresse de Jésus-Christ**. Il veut qu'ils ne doutent aucunement de la sincérité absolue de l'amour qu'il leur porte. Le mot **tendresse** est l'équivalent de *splagchnon*, qui désigne littéralement les organes internes, particulièrement les entrailles, ou intestins. Il est utilisé dans ce sens physique une seule fois dans le Nouveau Testament, en lien avec le suicide de Judas (Ac 1.18). Ailleurs, il est utilisé au sens figuré pour décrire un amour désintéressé et compatissant. Dans la prophétie de Zacharie, il a été traduit par « entrailles de miséricorde » (Lu 1.78) ; dans Colossiens 3.12 par « sentiments de compassion » ; dans Philémon 7,20 et 2 Corinthiens 6.12 par « cœur » ; dans Philémon 12 par « une partie de moi-même » ; et dans 1 Jean 3.17 par « entrailles ». Dans 2 Corinthiens 7.15, comme dans le texte à l'étude, il est traduit par « tendresse ». L'équivalent hébreu est utilisé de la même manière – pour décrire des sentiments de compassion (És 16.11 ; 63.15 ; Jé 31.20), de profond désespoir (La 1.20 ; 2.11) et d'amour conjugal (Ca 5.4).

Les croyants de Philippiques sont **tous**, sans exception, l'objet de la grande **tendresse** de Paul, une tendresse si profonde et si totale qu'elle reflète celle de **Jésus-Christ** lui-même. Elle est rehaussée et enrichie par leurs attentions chaleureuses et compatissantes à son égard, qui le touchent si profondément. En fait, c'est une **tendresse** surnaturelle, insufflée par le Seigneur dans son cœur et dans le leur. Ce n'est rien de moins que « l'amour de Dieu *[qui]* est répandu dans *[leurs]* cœurs par le Saint-Esprit » (Ro 5.5). Paul a écrit ce qui suit aux Thessaloniciens au sujet de cet amour : « Pour ce qui est de l'amour fraternel, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive ; car vous avez vous-mêmes appris de Dieu à vous aimer les uns les autres » (1 Th 4.9).

Qu'est-ce qui prive les croyants de la joie biblique ? Premièrement, et de loin le facteur le plus important, c'est un faux salut. Dans l'Église, il y a toujours eu des gens dont la foi n'est pas authentique (voir Mt 13.24-30,36-43 ; Ja 2.14-26). Comme le Saint-Esprit

n'habite pas en eux, ces faux chrétiens ne peuvent posséder la joie biblique (Ga 5.22). Ils fréquentent peut-être des Églises où on enseigne la Parole de Dieu, et ils se tiennent peut-être avec de vrais croyants, mais, comme ils ne connaissent pas le Seigneur, ils ne peuvent connaître sa joie. S'ils rient, c'est malheureusement « le rire des insensés [*qui est*] encore là une vanité » (Ec 7.6). C'est pour cette raison que Paul donne cet avertissement sévère : « Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-mêmes. Ne reconnaissez-vous pas que Jésus-Christ est en vous ? à moins peut-être que vous ne soyez désapprouvés » (2 Co 13.5).

Un deuxième facteur qui entrave la joie, c'est l'influence de Satan et de ses démons. Voilà pourquoi Pierre donne l'avertissement suivant : « Soyez sobres, veillez. Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera » (1 Pi 5.8). De bien des manières, y compris les faux enseignants, le diable tente de tromper les croyants. Bien qu'il ne puisse les priver du salut, il peut, et il le fait souvent, les priver de la joie (comme le fait leur péché ; voir Ps 51.13).

Un troisième facteur qui prive les croyants de joie, c'est une mauvaise compréhension de la souveraineté de Dieu. Quand les croyants s'agitent et s'inquiètent de leur situation, et craignent ce que l'avenir peut leur réserver, c'est comme s'ils doutaient de la souveraineté de Dieu, de même que de sa puissance et de son amour. Dieu a promis « que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein » (Ro 8.28). Le Seigneur Jésus-Christ, lui, a fait la promesse suivante : « Je leur [*mes brebis*] donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père » (Jn 10.28,29). Dans le sermon sur la montagne, Jésus ordonne aux croyants de ne s'inquiéter de rien (Mt 6.25-34 ; voir aussi Ph 4.6). Et dans ce qui est peut-être la promesse la plus précieuse de toutes, il a dit : « Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place. Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi » (Jn 14.1-3). Pour les croyants, la souveraineté

de Dieu est la réalité dominante qui englobe tout et qui remet tout en perspective. C'est à cause de sa souveraineté divine que les croyants peuvent, avec une confiance absolue, « [remettre leur] sort à l'Éternel, et [savoir qu'il les] soutiendra, car il ne laissera jamais chanceler le juste » (Ps 55.23).

C'est quand on ne tient pas compte de cette réalité ou qu'on l'oublie qu'on perd sa joie. Par exemple, quand le prophète Habakuk a oublié cette grande vérité, dans son désespoir, il s'est écrié :

Jusqu'à quand, ô Éternel ?... J'ai crié, et tu n'écoutes pas ! J'ai crié vers toi à la violence, et tu ne secours pas ! Pourquoi me fais-tu voir l'iniquité, et contemples-tu l'injustice ? Pourquoi l'oppression et la violence sont-elles devant moi ? Il y a des querelles, et la discorde s'élève. Aussi la loi n'a-t-elle point de force ; car le méchant triomphe du juste, et l'on rend des jugements iniques (Ha 1.2-4).

À la fin de son message, sa perspective avait changé radicalement. Ayant retrouvé son bon sens spirituel, voici ce qu'il a déclaré : « Car le figuier ne fleurira pas, la vigne ne produira rien, le fruit de l'olivier manquera, les champs ne donneront pas de nourriture ; les brebis disparaîtront du pâturage, et il n'y aura plus de bœufs dans les étables. Toutefois, je veux me réjouir en l'Éternel, je veux me réjouir dans le Dieu de mon salut » (Ha 3.17,18).

Un quatrième élément négatif qui nous prive de joie, c'est le manque de prière. Les croyants qui ne prient pas perdent inévitablement de vue la souveraineté de Dieu ainsi que son amour et ses tendres soins pour nous. Ces croyants perdent espoir, comme c'est arrivé à Habakuk pour un temps, ou cherchent du secours auprès d'autres sources. Il y a des occasions où il convient de demander de l'aide aux leaders de l'Église (Ja 5.14-16), mais cela ne peut jamais remplacer les prières du croyant lui-même, comme le dit clairement Paul plus loin dans l'épître aux Philippiens : « Ne vous inquiétez de rien ; mais en toute chose faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces » (4.6).

Une cinquième cause du manque de joie est la dépression qui suit souvent l'exaltation spirituelle. Élie avait vaincu et tué tous les

prophètes païens de Baal (1 R 18.38-40) sur le mont Carmel, mais quand la reine Jézabel a menacé sa vie, Élie, « voyant cela, se leva et s'en alla, pour sauver sa vie. Il arriva à Beer-Schéba, qui appartient à Juda, et [...] s'assit sous un genêt, et demanda la mort, en disant : C'est assez ! Maintenant, Éternel, prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (1 R 19.3,4). Même si leurs hauts et leurs bas ne sont pas aussi radicaux ou dramatiques, la plupart des croyants ont connu le même genre de réussites et de déceptions spirituelles. Ces moments sont surprenants et déroutants, et peuvent priver de joie les croyants qui ne sont pas sur leurs gardes.

Une sixième manière dont les croyants perdent leur joie, c'est quand ils fixent leur attention sur les circonstances. Malgré les bénédictions abondantes dont tous les croyants jouissent dans le Seigneur, beaucoup sont mécontents de leur situation. Ils sont insatisfaits de leurs capacités mentales ou physiques, de leur apparence, des occasions qui s'offrent à eux ou de toutes les nombreuses autres choses qu'ils n'ont pas, mais qu'ils pensent mériter. Voici ce que Jésus a promis : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne. Que votre cœur ne se trouble point, et ne s'alarme point » (Jn 14.27). Paul se rappelait constamment cette promesse, de sorte que son attitude devant les choses éphémères est sans équivoque : « *[J'ai]* appris à être content dans l'état où je me trouve. Je sais vivre dans l'humiliation, et je sais vivre dans l'abondance. En tout et partout j'ai appris à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'abondance et à être dans la disette » (4.11,12).

Un septième élément négatif qui prive les croyants de joie est l'ingratitude. Peu de choses sont plus répugnantes que l'ingratitude. Paul a commandé qu'on adresse des prières et des supplications à Dieu avec des actions de grâces (4.6). Aux Thessaloniens, il a dit : « Rendez grâces en toutes choses, car c'est à votre égard la volonté de Dieu en Jésus-Christ » (1 Th 5.18). Les pécheurs rebelles sont condamnés au jugement divin à cause de leur ingratitude (Ro 1.18-21).

Une huitième cause du manque de joie est l'oubli. Oublier le Seigneur n'est pas une marque d'innocence, mais de péché et de manque de foi. David aimait se rappeler, ainsi qu'à tous les croyants, ce qui suit : « Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits ! » (Ps 103.2.) Le manque d'harmonie spirituelle qui cause

des divisions dans les Églises ne vient pas des nouveaux croyants, mais de ceux qui ont abandonné leur premier amour. Voici ce que le Seigneur a dit aux croyants orthodoxes, zélés et persévérants d'Éphèse : « Mais ce que j'ai contre toi, c'est que tu as abandonné ton premier amour. Souviens-toi donc d'où tu es tombé, repens-toi, et pratique tes premières œuvres ; sinon, je viendrai à toi, et j'ôterai ton chandelier de sa place, à moins que tu ne te repentes » (Ap 2.4,5).

Un neuvième facteur qui prive les croyants de joie, c'est le fait de vivre selon des désirs effrénés, de vivre dans la chair plutôt que par l'Esprit. Voici ce qu'a écrit Martyn Lloyd-Jones dans son livre *La Dépression spirituelle* :

Dans la dépression spirituelle, nous laissons notre « moi » s'exprimer au lieu de lui parler : là réside le problème essentiel. [...] Très souvent, la tristesse nous envahit pour une raison essentielle : nous nous écoutons au lieu de nous parler. [...] Le secret de la vie spirituelle consiste à savoir se prendre en main ([Chalon-sur-Saône, France : Europresse, 1989], p. 15).

Toutefois, bien se parler n'inclut ni l'égoïsme ni l'auto-analyse morbide, deux des pires plaies d'une grande partie de la psychologie moderne. Contrairement à ce que le monde essaie continuellement de nous faire avaler, l'égoïsme est la source la plus certaine d'insatisfaction et de mécontentement. Bien se parler n'implique pas non plus une sorte de « confession positive » qui crée soi-disant la réalité. C'est insensé. Se parler de Dieu, de sa Parole et de sa volonté, voilà de quoi il est question.

Une dixième et dernière raison pour le manque de joie est le refus d'accepter le pardon. En surface, cette attitude peut sembler refléter de l'humilité, mais elle ne peut en être plus éloignée. En fait, c'est une injure à la justice de Dieu et à l'enseignement clair de sa Parole. Notre Seigneur a été bien clair en disant : « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses » (Mt 6.14,15). David a déclaré : « Autant l'orient est éloigné de l'occident, autant il [l'Éternel] éloigne de nous

nos transgressions » (Ps 103.12), et Jean a écrit : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité » (1 Jn 1.9 ; voir aussi 2.12). Cette vérité fondamentale est une raison bien suffisante pour que le croyant soit toujours joyeux.

D'une perspective presque inverse, l'Écriture enseigne également l'étonnante vérité – qui rend humble – selon laquelle non seulement les croyants obéissants et fidèles reçoivent de la joie *de* Dieu, mais ils peuvent aussi procurer de la joie *à* Dieu. Que notre Dieu tout-puissant, saint et infini se réjouisse en ses enfants dépasse l'entendement ; mais c'est ce qu'enseigne sa Parole.

Dieu se réjouit quand les incroyants se repentent et se détournent de leur péché pour se tourner vers lui. Jésus a dit : « De même, je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance » (Lu 15.7 ; voir aussi v. 10). L'Écriture dit aussi : « C'est par la foi qu'Hénoch fut enlevé pour qu'il ne voie point la mort, et il ne parut plus parce que Dieu l'avait enlevé ; car, avant son enlèvement, il avait reçu le témoignage qu'il était agréable à Dieu » (Hé 11.5).

Dieu se réjouit des prières et de l'adoration de ses enfants ainsi que de leur droiture : « Le sacrifice des méchants est en horreur à l'Éternel, mais la prière des hommes droits lui est agréable » (Pr 15.8) ; « Ceux qui ont le cœur pervers sont en abomination à l'Éternel, mais ceux dont la voie est intègre lui sont agréables » (Pr 11.20). Devant « toute l'assemblée », David a confessé : « Je sais, ô mon Dieu, que tu sondes le cœur, et que tu aimes la droiture ; aussi je t'ai fait toutes ces offrandes volontaires dans la droiture de mon cœur, et j'ai vu maintenant avec joie ton peuple qui se trouve ici t'offrir volontairement ses dons » (1 Ch 29.1,17). Malgré ses nombreux péchés et manquements, parce que le cœur de David était droit, David réjouissait le Seigneur. En fait, Dieu l'appelait « un homme selon son cœur » (1 S 13.14). Dans la parabole des talents, Christ promet que ceux qui lui sont fidèles partageront un jour sa propre joie divine : « Son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître » (Mt 25.21 ; voir aussi v. 23).

Tout cela mène à la conclusion inéluctable que la communion du peuple de Dieu devrait en être une de joie. La joie du non-chrétien doit venir de l'extérieur ; celle du chrétien vient de l'intérieur. En dépit de la souffrance, des chagrins, des déceptions inévitables de la vie, les croyants peuvent être toujours joyeux. La joie biblique ne dépend pas des circonstances, car c'est le Saint-Esprit qui la donne (Ga 5.22).